

1R  
791



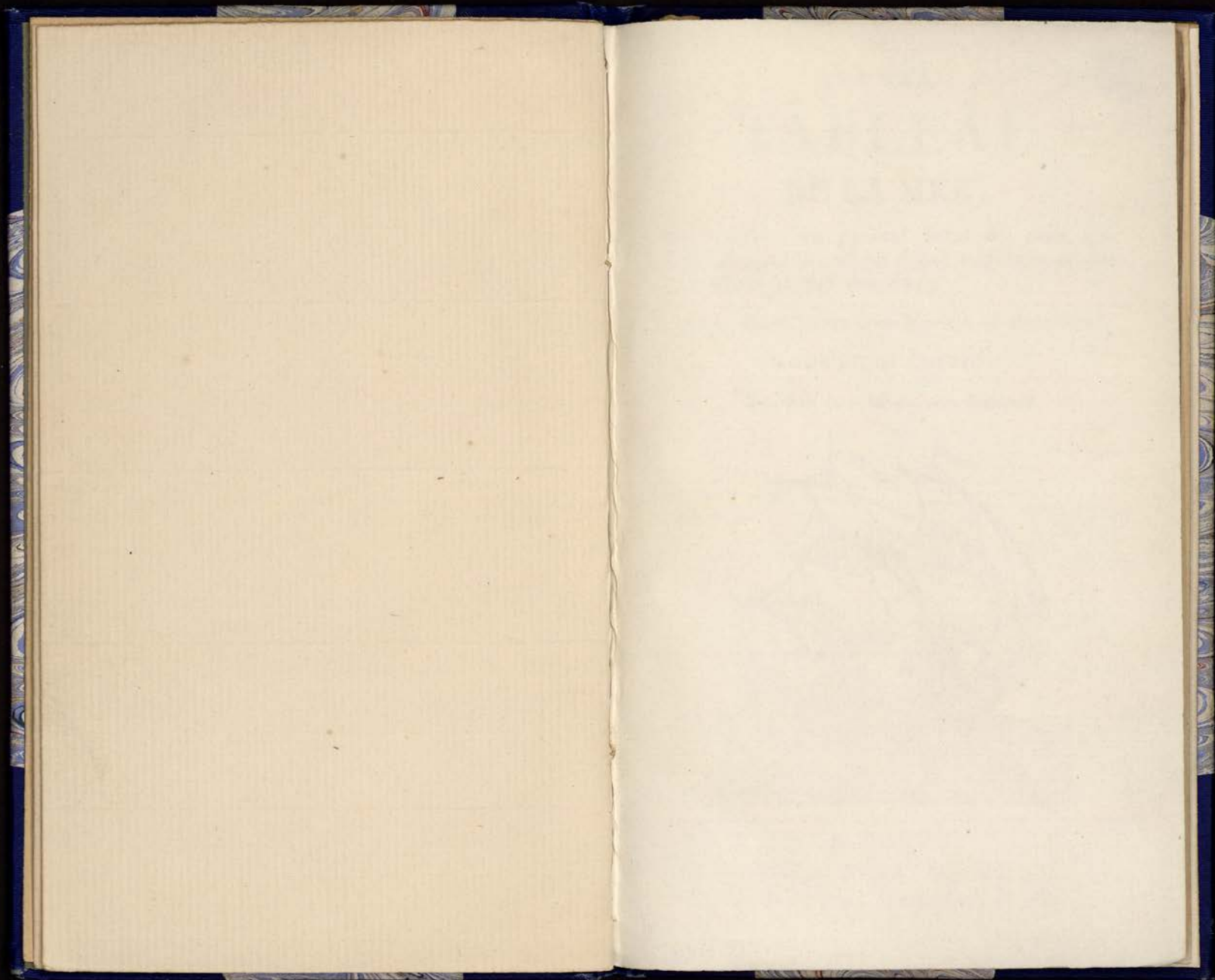


N<sup>o</sup> 222 bis

La même Edition  
à Paris chez Couillard  
L'im  
an X.

Paris & Couriers

10R  
791



108  
791

NOUVEAU  
TABLEAU  
DE LA MER,

Où l'on voit en général l'état de ceux qui s'embarquent, et un détail très-curieux des combats et des tempêtes.

Suivi d'une Lettre d'un Marin à sa Maitresse.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée et mise en vers français.



A ROUEN,

Chez LECRÈNE-LABBEY, Imprimeur-Libraire et  
Md. de Papiers, Grande-Rue, N° 160.

*On trouve chez le même Libraire, un Assortiment  
général de Bibliothèque Bleue, d'Almanachs et  
d'Images de toute espèce.*

## TABLEAU

### DÉ LA MER.

Vous perdez la raison, ni danger ni tempête  
Ne vous peuvent ôter ce dessein de la tête:  
Vous voulez voir la mer et ses tristes hasards,  
Courir au précipice ouvert de toutes parts.  
Elle est calme à ses bords; mais quittant son rivage,  
Vous rencontrez souvent la tempête et l'orage.  
Si vous ne craignez point les injures de l'air,  
Songez que vous devez un tribut à la mer,  
Son agitation n'en exempte personne.  
Enfin, si tout cela n'a rien qui vous étonne,  
Allez, si vous avez le courage assez fort,  
Le navire est déjà prêt à sortir du port;  
Ses cacons sont montés, ses manœuvres rangées;  
Il a près de son bord dix chaloupes chargées.  
On l'arme par les soins de maîtres vigilans;  
Trois cents hommes rangés courent sur les palans;  
Ils travaillent sans cesse et d'une ardeur égale;  
Les vivres sont déjà placés au fond de cale;  
Les cables tous garnis aux ancrs appliqués,  
Le bois, l'eau, le bétail, déjà sont embarqués;  
Dans la fosse aux lions on arrime, on arrange  
Suif, goudron, crocs, palans, manœuvres de rechange.  
En un mot, tout est prêt, le vaisseau va sortir.  
Mais apprenez du moins, avant que de partir,  
Ce qu'on fait au-dedans, soit en paix, soit en guerre,  
Quand la voile et le vent l'éloignent de la terre;  
Les mœurs des gens de mer, leur occupation,  
L'ordre observé pendant la navigation.

Vous entendrez parler un langage barbare,  
De ride, borde, large, affale, brasse, amare,  
Vire, lève le lof, armure, brasse au vent,  
Hâle au vent la bouline, aux drisses, mets au vent.

S'il faut être brutal, la marine l'enseigne ;  
 C'est là qu'avec excès la brutalité règne.  
 Fermez donc votre oreille aux ridicules mots,  
 Approchant des soldats comme des matelots ;  
 Leur humeur est bizarre, incommode et farouche ;  
 Un mot, s'il n'est choquant, ne sort pas de leur bouche.  
 Bien plus, cette humeur brusquée est reconnue encor  
 Dans l'officier superbe, avec ses galons d'or :  
 Vous verrez un enseigne, avec sa froide mine,  
 Qu'on a vu l'autre hiver pauvre garde-marine,  
 Trancher du grand, et dire à tout propos : Je veux ;  
 Traiter les matelots de misérables gueux,  
 Commander sans savoir, faire des lois nouvelles,  
 Et de fiers lieutenans copier les modèles.

Voyons le capitaine, et comme son pouvoir  
 Fait ranger d'un seul mot tout le monde au devoir  
 Il parle, on obéit ; mais disons davantage,  
 Il fait d'un seul regard trembler tout l'équipage ;  
 Absolu sur la mer, comme ici sont les rois,  
 Ses ordres sont pour tous d'inviolables lois :  
 Il fait tout ce qu'il veut, il punit, il pardonne,  
 Et souvent il ne rend la justice à personne.  
 Qu'un commis s'aïlle plaindre, il l'écoute d'abord,  
 Et tel sera coupable, à qui l'on a fait tort ;  
 Un flatteur, un fripon, se le rend favorable,  
 Par des petits présens qu'il fournit à sa table ;  
 Un écrivain du roi dans le fait trompe un peu,  
 Et sait très-bien tirer son épingle du jeu.

Après les officiers, faisons passer le maître,  
 Son sifflet suspendu le fait assez connoître ;  
 Il le porte à sa bouche, et la canne à la main,  
 Lorsqu'il fait manœuvrer, c'est un signal certain.  
 Un bon maître toujours jure, tempête et crie ;  
 Il frappe en menaçant, son bras suit sa furie :  
 C'est ce qui le fait craindre et fait aux premiers mots,  
 Sur les hauts ans ridés voler les matelots ;  
 Son sifflet fait mouvoir un chacun qui l'écoute,  
 S'il faut virer de bord ou border une écoute,  
 Orser, huter, mouiller, ou décampler les mâts,

Eventer la misaine ou l'armurer tout bas.  
 Lorsqu'un nuage obscur vient couvrir les étoiles,  
 Il faut tout à-la-fois charger les basses-voiles,  
 Amener perroquets, humiers en même-temps,  
 Mettre le vent dessus, prendre les ris dedans ;  
 Tout le monde à sa voix, la main sur les cordages,  
 S'occupe avec ardeur à ces divers ouvrages,  
 Agissant de concert et s'empressant beaucoup ;  
 Chaque travail commence et finit tout d'un coup.

Le navire, au milieu de l'eau qui l'environne,  
 A pour guide un Pilote auquel on s'abandonne :  
 Sa voix du gouvernail règle le mouvement,  
 Les yeux sur la boussole arrêtés fixement,  
 Il parle au limonier à Porcille attentive,  
 Tantôt il dit : Au lof, et tantôt dit, arrive,  
 Ou tantôt droit la barre, ou stribord ou bas-bord,  
 Tantôt, pas plus au vent, gouverne droit au nord ;  
 Il a toujours en main le compas ou la carte,  
 Pour voir s'il porte en route, ou bien s'il s'en écarte ;  
 Chaque jour à midi, mettant la flèche à l'œil,  
 Il prend sur l'horison la hauteur du soleil,  
 Cette opération donne la latitude ;  
 Mais il lui faut aussi trouver la longitude,  
 C'est la difficulté qui se trouve au métier ;  
 Il a donc pour cela recours à son quartier ;  
 Puis attentivement chiffrant sur une ardoise,  
 Ou bien par les *sins* ou par la flèche anglaise,  
 Il estime, il corrige, et par calcul il sait  
 Dans quel endroit il est, et le chemin qu'il fait ;  
 S'il craint à tel degré les funestes approches  
 Des bames cachés sous l'eau, des écueils ou des roches,  
 Il s'instruit par le fond, il observe de plus  
 Les rapides courans, le flux et le reflux,  
 Et savant dans son art, les yeux sur la boussole,  
 Il ira sans danger de l'un à l'autre pôle.

Mais que fait l'équipage, et quel est son travail ?  
 Je vais en peu de mots en donner le détail :  
 On a réglé le quart qui nuit et jour se change,  
 Les postes sont marqués, tout le monde s'y range :

Les quartiers-mâtres sont postés en chaque lieu,  
 Agissant sur l'avant, sur l'arrière, au milieu;  
 Aussitôt que le jour commence de paroître,  
 On entend sur l'avant crier le contre-mâitre,  
 Aux grattes, aux balais, aux fourbets, matelots;  
 Les baïlles sur le pont, les chaffaux, les seillots.  
 A ce commandement, tout le monde en haleine,  
 Se réveille, obéit et travaille sans peine;  
 Les uns grattent le pont, les autres tirent l'eau,  
 Et dedans et dehors, on lave le vaisseau,  
 On sèche le tillac toujours en diligence;  
 Après cet exercice, un autre recommence;  
 On trouve rarement le repos dans un bord:  
 Les uns sont occupés à faire du bitord,  
 D'autres à détourner les manœuvres défaites,  
 Ceux-ci font des rabans, ceux-là font des gargettes;  
 Tantôt il faut garnir un écoute, un grand couet,  
 Ou rider des haubans sur des palans à fouet,  
 Rider les grands étais, changer les enfléchures,  
 Aux cordages rompus faire des épissures;  
 Tantôt il faut gratter ou bien graisser les mâts,  
 Travailler dans la hune ou manœuvrer en bas;  
 Enfin, toujours agir, travailler sans relâche,  
 C'est à quoi le devoir du matelot l'attache;  
 Cependant il s'en fait coutume en agissant;  
 Il trouve son devoir plus doux et moins pesant.  
 Mais pour lever une ancre attachée à l'argile,  
 C'est un travail pénible et souvent difficile:  
 Qu'on vire au cabestan, soit le jour ou la nuit,  
 On voit cet exercice accompagné de bruit;  
 Soldats et matelots placés sur chaque barre,  
 Font de confuses voix un rude tintamarre;  
 L'officier, là présent, les oblige à forcer,  
 Et la canne à la main les contraint de pousser.  
 Un sergent fait un bruit, un quartier-mâitre crie,  
 Virons, virons ensemble; un moment de furie,  
 Tous poussent, se voyant incessamment pressés,  
 La barre de l'épaule et le pont des deux pieds;  
 Des matelots enfin, tels qu'on les veut élire,  
 Tiennent les bras tendus dessus le tournevire,

Les autres le trainant, le font d'un même accord  
 Passer à chaque tour de l'un à l'autre bord;  
 D'autres à l'écubier, avec les mains sujettes,  
 Aux cable et tournevire appliquent les gargettes;  
 L'ancre hausse, et le maître armé de son sifflet,  
 D'un coup au cabestan fait mettre le linguet,  
 Chacun reprend haleine, et tous quittent la Larre,  
 Alors le bossement sur l'avant se prépare,  
 Et sautant dessus l'ancre élevée à fleur d'eau,  
 Fait le droc du capon passer dans l'erganeau;  
 Le garant allongé, tout le monde caponne,  
 Stimulant leurs efforts, le maître seul ordonne.

Ainsi chacun travaille, et souvent n'auroit pas  
 Une heure de repos pour prendre son repas.

Cette heure étant venue, une cloche est sonnée;  
 L'équipage l'entend trois fois dans la journée:  
 Alors le travail cesse, et l'aimable signal  
 Excite un mouvement confus et général;  
 Tout le monde s'empresse à ce son qui l'appelle,  
 Chacun court en avant en portant sa gamelle.  
 Un visage enfumé que l'on appelle coq,  
 Qui quitte rarement sa cuillère et son croc,  
 Un mal-propre, un vilain, qui sans cesse se gratte,  
 Dont les yeux larmoyans sont bordés d'écarlate,  
 Qu'on voit le plus souvent les bras nus, charbonnés,  
 Le tabac à la bouche, et la roupie au nez,  
 Un homme qu'on prendroit pour un diable à sa mine,  
 D'un ton de magistrat préside à la cuisine;  
 Il descend sa chaudière, et la cuillère en main,  
 Attend avec son rôle un crasseux écrivain,  
 Qui vient environné d'une nombreuse troupe,  
 Et fait dans chaque plat distribuer la soupe.  
 L'un crie à pleine tête, il m'a brûlé les doigts;  
 L'autre, il ne fait jamais cuire à demi les pois;  
 L'autre n'a pas assez de soupe en sa gamelle,  
 Et tous avec leurs cris lui rompent la cervelle;  
 Bientôt ce pauvre coq a l'esprit à l'envers,  
 Et ne sait presque plus répondre qu'à travers.  
 On voit sur l'écouille une troupe rangée,

La tête au fond de cale et la main allongée ;  
 Le commis lit son rôle, et chaque plat de sept  
 Reçoit biscuit et vin d'un grand maître-valet ;  
 Cet insigne voleur, aussi bien que son maître,  
 Ce scélérat fripon, qui fait gloire de l'être,  
 Un rat de fond de cale, un ivrogne achevé,  
 Donne pour du vin pur du vinaigre lavé ;  
 Il trompe tant qu'il peut, à la faveur de l'ombre ;  
 Rognant un peu par-tout, il gagne sur le nombre ;  
 Tout le monde en murmure et le menace en vain,  
 L'un le veut assommer un boulet à la main,  
 L'autre qu'on fait attendre, a la main toute prête  
 De lui laisser tomber son bidon sur la tête,  
 L'un le voudroit tenir pour lui frotter la peau,  
 L'autre du corbillon lui veut faire un chapeau.  
 Mais ce fripon hardi, loin de jamais rien craindre,  
 Les voit tranquillement menacer et se plaindre,  
 Un sergent qui voudroit se faire des amis  
 De ce maître-valet et du premier commis,  
 Faisant le furieux à morne contenance,  
 Fera cesser le bruit et donner le silence.  
 On mange, et c'est alors un grand plaisir de voir  
 Comme à se dépêcher chacun fait son devoir :  
 L'on à l'envi de l'autre, au manger ridicule,  
 Avale avidement la soupe qui le brûle.  
 La gamelle se vide, après elle ne suit  
 Qu'un coup de mauvais vin, un morceau de biscuit ;  
 Et puis l'un va laver sa gamelle assez sale,  
 L'autre prend le bidon, qu'il porte au fond de cale.

Ce beau repas fini, chacun court allumer,  
 La pipe de tabac, qu'il se plaît à fumer.  
 Pour divertir l'ennui que ce régime donne,  
 Souvent le tambour bat et le fifre résonne :  
 C'est alors que l'on voit, à ces sons redoublés,  
 Soldats et Matelots sur l'arrière assemblés ;  
 On s'efforce à sauter, on danse sans mesure,  
 C'est à qui mieux tiendra de risibles postures :  
 Tel danse un rigodon, qui, par de vains efforts,  
 Se fatigue les pieds, les bras et tout le corps ;

Il saute, il cabriole, il s'échauffe et s'admire ;  
 Et son plus grand plaisir se borne à faire rire ;  
 Ceux qui n'ont point de quart fuissent promptement,  
 Pour s'aller reposer quatre heures seulement.

### LE COMBAT.

S'il s'agit d'un combat sanglant, opiniâtre,  
 Voyons comme un vaisseau se dispose à combattre :  
 Tout est en mouvement, de tribord à bas bord,  
 Les postes sont donnés, même au sortir du port ;  
 Un nombre de soldats pour la mousqueterie,  
 Des canonniers à l'une et l'autre batterie ;  
 Et dans la cale à l'eau, déjà pour les blessés  
 On voit les échafauds et les cadres dressés,  
 Prêt à couper, trancher, mettre l'art en pratique,  
 Le chirurgien-major ouvre ici sa boutique ;  
 Du coffre il met au jour les cruels instrumens :  
 Il étale à vos yeux ses tristes ferremens,  
 La scie et le trépan, les lancettes piquantes,  
 Les cétons enflammés, les sondes pénétrantes,  
 Les bistouris tranchans, les rasoirs, les ciseaux,  
 Emplâtres, astringens, bandes et plumaceaux.  
 Chacun va travailler pour la cause commune,  
 Le maître fait monter les chaînes dans la hune,  
 On met dans les filets, branles, sacs, matelas ;  
 On double chaque drisse, on passe les faux bras ;  
 Les fourbets sont mouillés, les balles d'eau remplies,  
 Cent cordages roulés sur les palans et poulies,  
 Manœuvres de rechange avec de longs rabans,  
 Les bossés pour servir à joindre les haubans,  
 Lorsque dans les combats une balle les coupe,  
 Sont rangés sur l'avant et le château de poupe ;  
 On pare les grappins ; aux hunes les gabiers,  
 Lorsqu'on veut aborder, servent les grenadiers.  
 On fournit avec soin les armes nécessaires.  
 Dans les postes d'honneur où sont les mousquetaires,  
 Des fournimens remplis, balles et gargoussiers,  
 Pistolets, mousquetons, fusils et boucaniers,  
 Haches, mèche fumantes et grenades chargées,

Avec les espartons, les piques sont rangées.  
 Le rouelas levé, l'un et l'autre fait voir  
 Qu'il brûle du désir de faire son devoir ;  
 Ailleurs le canonier, suivant l'ordre qui presse,  
 Des canons détachés démarre chaque pièce ;  
 On voit en un instant les postes bien munis  
 De boue-feux fumans, de garde-feux garnis,  
 Des boulets de calibre et des chaînes coupantes,  
 Des refouloirs légers et des pinces pesantes ;  
 Tout le rechange est prêt, le canonnier posté,  
 La corne à poulvetain pendue à son côté.  
 Les officiers zélés, sur qui le chef se fonde,  
 L'épée nue à la main font agir tout le monde.  
 Ainsi tout disposé, l'ordre établi par-tout,  
 Le silence est gardé de l'un à l'autre bout ;  
 Tous jaloux de l'honneur, et pleins d'impatience,  
 Attendent le moment que le combat commence.  
 Enfin, les deux vaisseaux, leurs sabords tout ouverts,  
 L'un de l'autre approchés, se mettent au travers ;  
 Leurs pavillons hissés frisent leurs galeries ;  
 Ils font, pour leur salut, feu des deux batteries ;  
 On charge, l'on s'échauffe, on tire et l'on entend  
 Des coups continuels, un tonnerre éclatant.  
 Pour acquérir la gloire, il n'est rien qu'ils ne fassent ;  
 Tous deux sont animés des coups qui les fracassent ;  
 Sur la valeur des siens, l'un et l'autre affermi,  
 Croit faire à tout moment céder son ennemi ;  
 Le combat est entr'eux également terrible :  
 Leurs efforts redoublant, l'un à l'autre est nuisible ;  
 Également battus, et sans vouloir céder,  
 Ils s'accrochent enfin tout près de s'aborder.  
 Si le feu du canon paroît épouvantable,  
 L'abordage est un choc encor plus effroyable :  
 La vergue est allongée, et grappins accrochés ;  
 Les deux fiers ennemis, côte-à-côte approchés,  
 Résolus de donner un choc opiniâtre,  
 D'hommes morts étendus font un sanglant théâtre ;  
 Là l'honneur est placé dans le meurtre commis,  
 Les coups sont glorieux, le carnage est permis ;  
 Tous portent au danger les têtes animées

De la fureur qui fait mouvoir leurs mains armées.  
 L'un des deux affoibli par le nombre des morts ;  
 Ne fait plus cependant que de foibles efforts,  
 Et tout déconcerté prend alors l'épouvante ;  
 De l'autre la fureur devient plus véhémence,  
 Monte le sabre en main dans le vaisseau battu ;  
 Malheur au combattant qui se trouve vaincu !  
 Plus ils trouvent d'efforts, plus leur rage persiste ;  
 Chacun met à ses pieds l'ennemi qui résiste.  
 Le pont est tout couvert de morts et de blessés,  
 On ne voit sur les eaux que débris dispersés,  
 Les vaincus tout couverts et de sang et de poudre,  
 Alors qu'il faut se rendre ont peine à s'y résoudre ;  
 Mais la force manquant bien plutôt que le cœur,  
 Ils viennent désarmés se rendre à leur vainqueur.  
 Le prisonnier honteux de son malheur extrême,  
 Caresse son vainqueur, qu'il déchire en soi même ;  
 Mais loin de le fléchir, ses coffres sont pillés,  
 Voyageurs, officiers, soldats sont dépouillés :  
 De la guerre et du sort c'est la suite funeste ;  
 L'espoir de se venger est tout ce qui leur reste.  
 On songe cependant à les recommander,  
 On les garde de près, pour ne rien hasarder ;  
 On met tout en bon ordre, autant qu'il est possible.

Mais loin d'être ordinaire autant qu'il est terrible,  
 L'abordage n'a lieu que par nécessité,  
 On n'en vient pas toujours à cette extrémité :  
 Souvent deux ennemis se battent sans se prendre ;  
 Un vaisseau maltraité qui ne peut se défendre,  
 Loin de vouloir lutter contre un plus fort que lui,  
 Peut trouver dans la fuite un favorable appui ;  
 Si le plus malheureux en fuyant se voit joindre,  
 De deux malheurs pressans il choisira le moindre,  
 De se rendre ou périr ; à ce terme réduit,  
 Il attend l'ennemi, qui vivement le suit.  
 Je ne vous parle point d'une bataille insigne  
 Où l'on voit manœuvrer deux cents vaisseaux de ligne,  
 Qui, pour servir l'honneur que brigue un amiral,  
 Font de divers combats un combat général.

## LA TEMPÊTE.

Outre mille dangers planant sur votre tête,  
 Figurez-vous enfin ce que peut la tempête.  
 La mer qu'on voit noircir commence à s'émouvoir,  
 Cent nuages épais se font apercevoir,  
 L'air siffle et le soleil se dérobe à la vue,  
 Le tonnerre commence à gronder dans la nue;  
 Les vents interrompus par des grains violens,  
 Font hérissier la mer en flots étincelans.  
 Avec les deux huniers la misaine est serrée,  
 Le gouvernail bien fixe et la barre amarrée,  
 Grande voile amurée et bordée à toucher;  
 Le vaisseau sur un bord commence à se pencher,  
 Et malgré tout contraint de tenir à la cape,  
 Brisant contre son flanc la lame qui le frappe,  
 Et des flots de la mer couvert à tous momens,  
 Il résiste, il fléchit, avec des tremblemens,  
 Il tombe au précipice où son penchant l'entraîne,  
 Une vague l'abat, il s'en relève à peine;  
 Le jour cesse bientôt et son malheur le suit,  
 Etonné de l'orage, encor plus de la nuit.  
 On ne se connoît plus, et les éclairs funèbres,  
 Font toute la clarté qu'on voit dans les ténèbres;  
 Le désordre est par-tout, et dans l'onde et dans l'air;  
 Le feu semble couvrir les vagues de la mer;  
 Le navire est porté, sans voiles, sans cordages,  
 Sur des montagnes d'eau, de l'abîme aux nuages,  
 La mer à tous momens semble ouvrir son tombeau;  
 Pour comble de malheur, il s'ouvre et fait de l'eau,  
 L'équipage alarmé dans ce danger extrême,  
 Travaille avec ardeur pour se sauver lui-même;  
 Les pompes, les seillots vident incessamment  
 L'eau qui, malgré les soins s'amasse abondamment,  
 Mouillé des coups de mer, et toujours en haleine,  
 L'espoir de son salut calme encore sa peine;  
 Il se ranime encore, et dans cet embarras,  
 Un roulis fait tomber un mât de hune en bas.  
 Ce désordre subit interrompt leur ouvrage;

Mais la nécessité leur donne du courage:  
 On pompe, et tout le monde agit sans s'épargner,  
 Cependant l'eau redouble, on ne peut la gagner;  
 Elle entre abondamment par l'estabord qui joue,  
 Par la perceinte ouverte ainsi que sous la proue;  
 Courbes, bouquot rompus, le pont mal assuré,  
 Semble de chaque bord en être séparé.  
 Enfin l'eau vient gagner six pieds dessus leur leste;  
 Cette fois le péril paroît bien manifeste;  
 De désespoir, de trouble et de peur confondus,  
 Dans ce moment fatal ils se croient tous perdus;  
 L'image du trépas se peint sur leur visage;  
 Ils restent sans espoir, sans force et sans courage;  
 Dans ce danger pressant, ils ne peuvent agir;  
 Chacun se recommande et s'attend à périr;  
 Ils n'ont pour exprimer leur foiblesse et leurs craintes,  
 Recours qu'à des regrets, à d'inutiles plaintes.  
 Le ciel, pour leur salut, plus pitoyable qu'eux,  
 Se dispose à calmer ces souffles orageux,  
 Il redonne le jour, son flambeau se rallume,  
 La mer, de son courroux ne laisse que l'écume,  
 Le calme inespéré, finissant leur langueur,  
 Redonne aux mariniers l'espérance et le cœur.  
 A cet aspect charmant, leurs ames s'affermissent,  
 Leurs craintes, leurs frayeurs, alors s'évanouissent.

J'ai décrit les travaux qui se font sur un bord,  
 Lorsqu'on est à la mer, en rade ou dans un port:  
 A combien de malheurs l'homme de mer s'engage!  
 Que de tourment, de peine, endure un équipage!  
 Rappelez-vous sur-tout à quelle extrémité,  
 Au combat, dans l'orage il est précipité.  
 Si tant de dangers dont la mer est fertile,  
 L'image que j'ai peinte est pour vous inutile,  
 J'approuve un sentiment où la raison se joint:  
 De la peine un grand cœur ne se rebute point;  
 Embarquez; la vertu souvent brille à la guerre;  
 La mer a ses lauriers aussi bien que la terre.

FIN.

## CANTIQUE

En l'honneur de Notre-Dame-de-la-Garde.

AIR: *Un jour le Berger Tyrcis.*

VIERGE Sainte, exaucez-nous,  
Notre espoir est tout en vous ;  
Chère Dame de la Garde,  
Très-digne Mère de Dieu,  
Soyez notre sauve-garde,  
Pour nous défendre en tout lieu.

Qu'aucun écumeur de mer  
Ne puisse nous alarmer,  
Que nos vaisseaux, nos galères  
Et tout autre bâtiment,  
Puissent, malgré les corsaires,  
Naviguer heureusement.

Lorsqu'un bruyant tourbillon  
Est poussé par l'aquilon,  
Lorsque le tonnerre gronde,  
Et que tout semble périr,  
Hâtez-vous, Reine du monde,  
De venir nous secourir.

Conservez à tous momens  
Tous nos pauvres bâtimens,

Faites que pas un n'échoue,  
Quand les écueils et les flots,  
Font trembler de poupe en proue,  
Les chefs et les matelots.

Si l'ancre vient à chasser,  
Gardez-nous de nous froisser ;  
Soyez notre ancre maitresse,  
Aidez notre foible effort,  
Et nous donnez quelque adresse  
Pour nous guider dans le port.

Ouvrez les yeux aux nochers  
Pour voir de loin les rochers ;  
Et quand les vagues chenuës  
Font bondir les bâtimens,  
Des abîmes jusqu'aux nues,  
Assistez-nous promptement.

Ne nous permettez jamais  
De rompre entre nous la paix ;  
Chassez loin douce Marie  
De tribord et de bas bord,  
Les troubles et criailerie  
En nous tenant bien d'accord.

Chacun de nous est fâché  
D'avoir si souvent péché ;  
O Dame de bonne garde,  
Faites-nous ressouvenir  
Que par-tout Dieu nous regarde,  
Pour mieux vivre à l'avenir !

FIN.



---

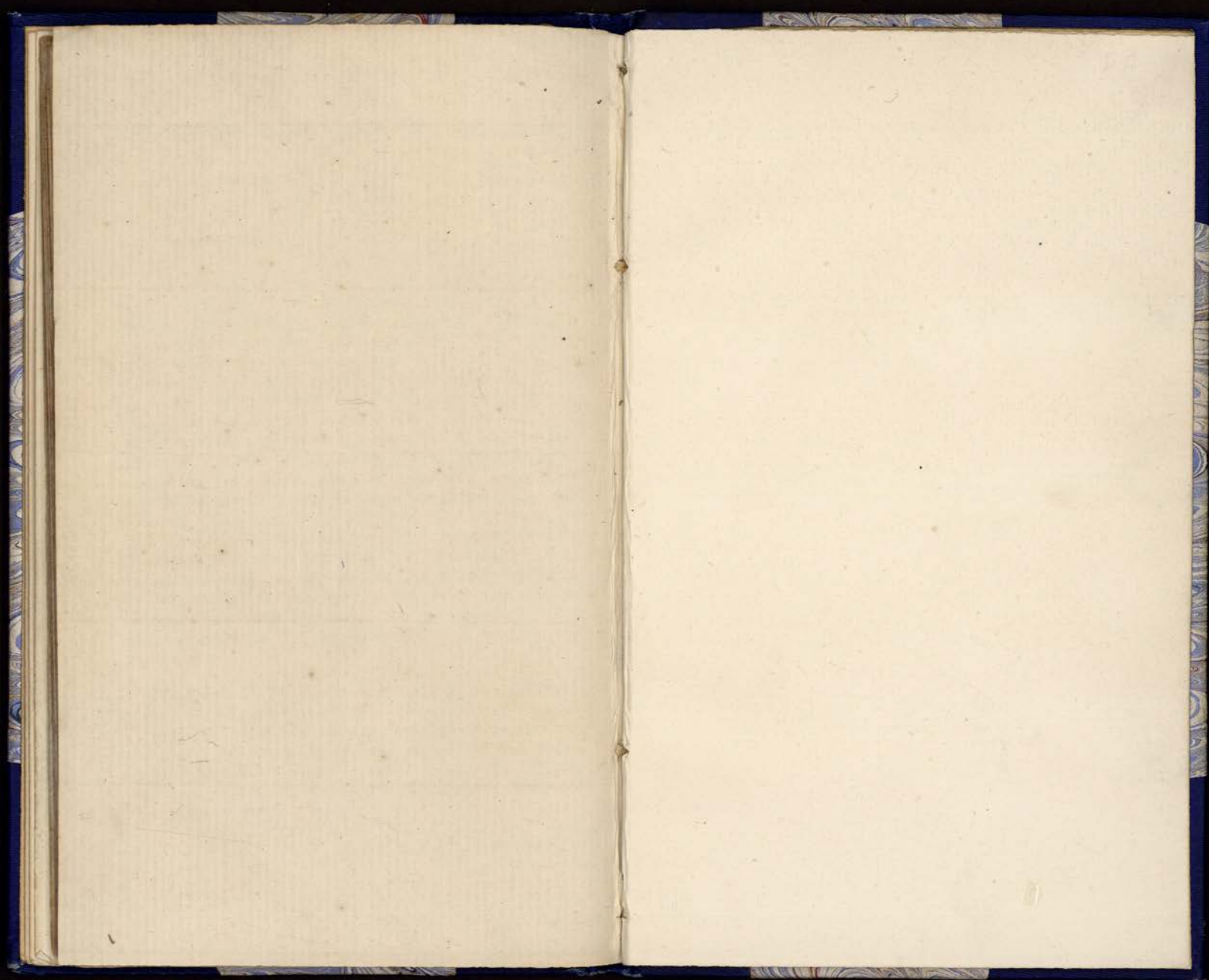
*DÉCLARATION d'amour d'un Marin  
à sa Maitresse.*

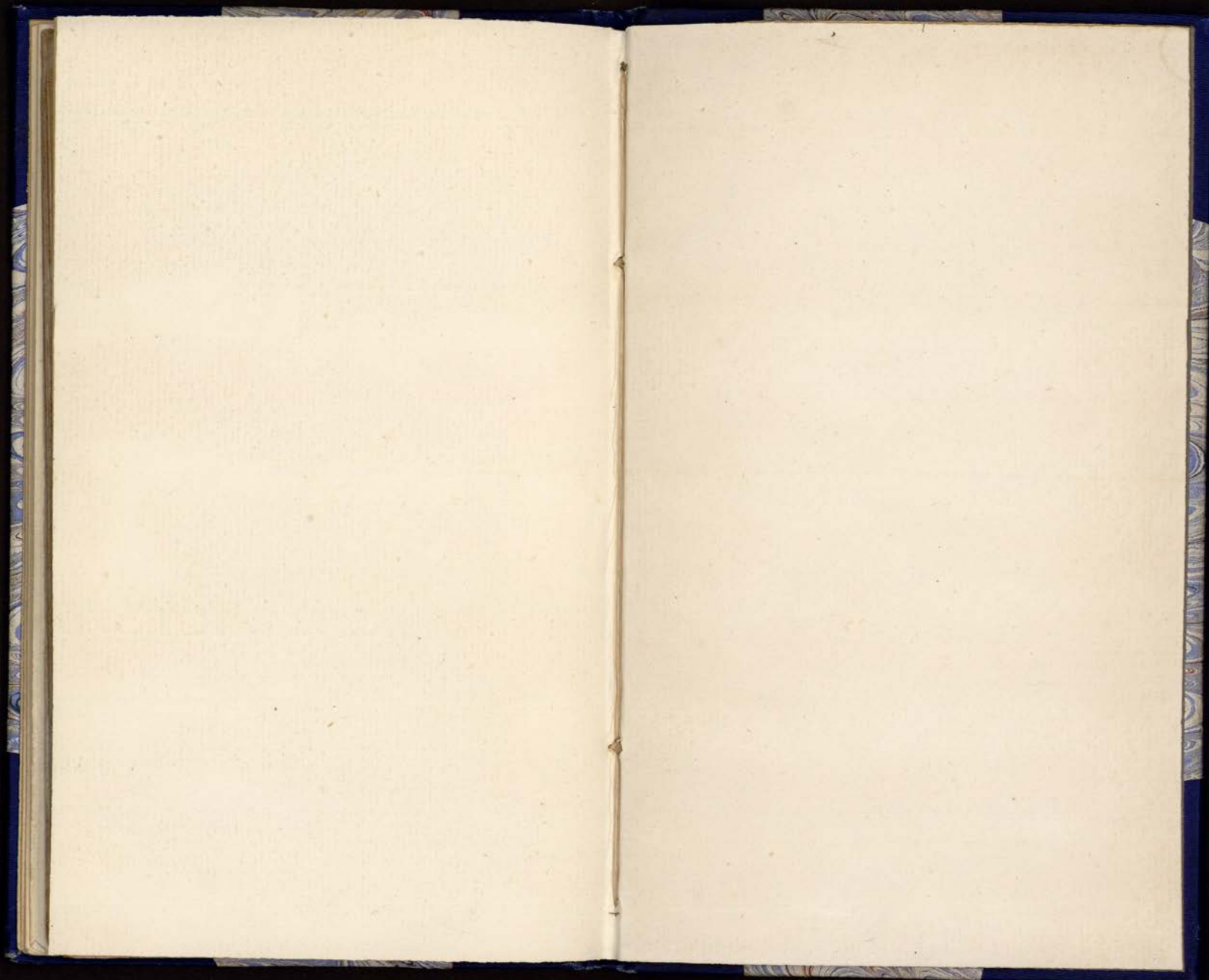
MADemoiselle,

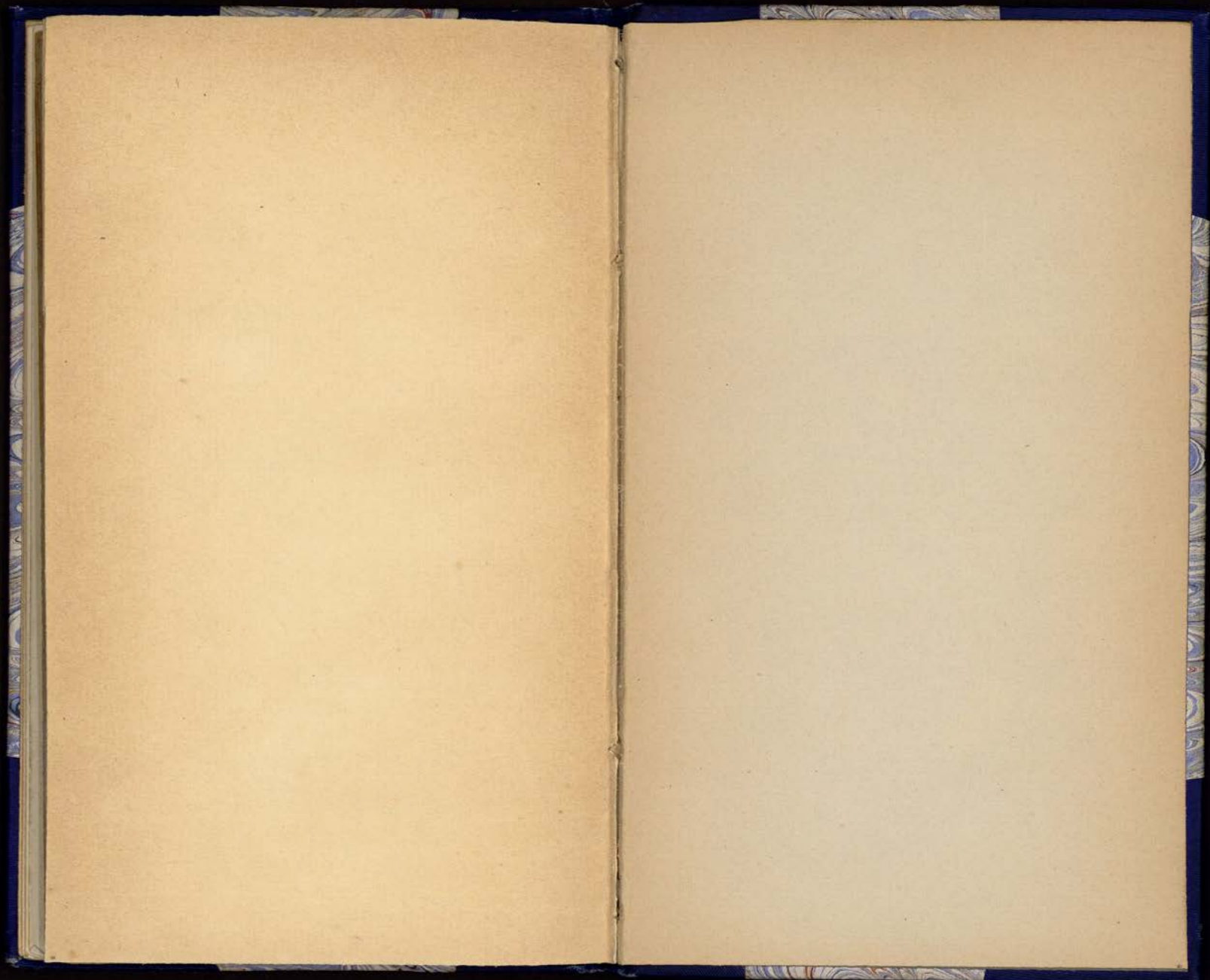
Les écubiers de mes yeux ayant contemplé à loisir les gabaris de votre aimable personne, m'obligent en ce jour à prendre le porte-voix de ma bouche, pour publier par-tout que jamais fanal de poupe de vaisseau n'a été si brillant que vous êtes, et que jamais verre d'habitacle n'a pu contrefaire le télescope de vos yeux. L'interprète de mes regards ont tellement brisé les drosses de mes soumissions, que je me trouverois le plus heureux des hommes, si je pouvois verser le bidon de ma fidélité dans le corbillon de votre tendresse, et garnir le tournevire de ma constance contre le cabestan de votre beauté. Que le goudron que vous voyez sur moi ne vous fasse point de peine, cela nous servira pour fourrer les haubans de mon grand mât et les calle-haubans de votre mât de misaine. Je me tiendrois très-heureux si les drisses de ma soumission pouvoient porter quelque étai dans les hunes de vos bonnes grâces; mais je n'ose me fier sur les enfléchures de mon peu de mérite.

Mademoiselle, nous allons mettre les voiles au vent et débrouiller nos manœuvres pour louvoyer le long de la côte de vos charmes; le mouillage est fort bon, j'espère débosser mon ancre sur vos charmans bossoirs, qui sont beaux à ravir. Je suis en espérant, depuis l'étai jusqu'à l'étambeau, votre affectionné serviteur.

Le Chevalier DE LA TALINGURE.







9970

